

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*Moi, fardeau inhérent* suivi de *Incessants*, 2011.

*Le Père*, 2011.

*De toute la terre le grand effarement*, 2011.

*Mourir tendre*, 2013.

*Reconstruction(s)*, 2018.

*Goebbels, juif et footballeur* suivi de *Comme dans un film de Robert Bresson*, 2020.

chez d'autres éditeurs

*Ida*, Rivarticollecion, 2006 ; rééd. Vents d'ailleurs, 2013.

*Le Trophée des capitaux*, Vents d'ailleurs, 2011.

*Powèm entèdi*, Legs Édition, 2016, 2020.

*Une enfance haïtienne*, texte collectif, Gallimard, 2017.

*Les Cinq Fois où j'ai vu mon père*, Gallimard, 2020.

GUY RÉGIS JR

## La Trilogie des Dépeuplés

Étalé deux pieds devant

(*Le Père*)

L'amour telle une cathédrale ensevelie

(*Le Fils*)

Et si à la mort de notre mère

(*La Mère*)

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce livre, achevé durant ma résidence d'une année à la Villa Médicis à Rome, a bénéficié de l'aide précieuse de Kaneza Schaal.*

DÉPEUPLEMENT : action de dépeupler un pays ; état d'un lieu dépeuplé.

Les guerres continuelles causent le dépeuplement des États.

Dépeuplement d'une forêt : coupe ou destruction des arbres.

Dépeuplement d'un étang : pêche qui en enlève la plus grande partie des poissons.

Dépeuplement d'un canton de chasse : destruction du gibier dans ce canton.

*Dictionnaire de la langue française, Le Littré.*

Ouvrage publié avec le soutien du  
Centre national du livre

© 2022, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél.: 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-679-3

## Avant-propos

*La Trilogie des Dépeuplés* : radiographie non moins réaliste de la famille, de ces familles caribéennes qui ne jurent que par leur départ définitif vers le Nord occidental<sup>1</sup>. Ces gens : pères, mères désespérés ; fils, filles désœuvrés qui, pour être plus proches de leur seul rêve escompté, de cette réalité future, s'employant à être prêts, parlent, vivent « américain », allant jusqu'à cesser toute activité pour attendre le moment venu, tant attendu. Les enfants jusqu'à abandonner l'école. Primant une cessation de vie pour adopter celle, neuve, qu'ils se préparent. Des gens qui arrêtent leur vie ; qui arrêtent le cours de celle qu'ils voudraient définitivement laisser derrière eux. Dans l'espoir de la revivre. Ces gens que j'ai côtoyés de près. Mon père qui vit depuis plus de vingt ans aux USA est devenu citoyen américain. Je l'ai vu partir, j'avais douze ans. Quand je l'ai revu (à New York), j'en avais trente. Mais pendant toutes ces années (troublante histoire !), parce qu'on n'avait souvent aucune nouvelle de lui, il m'arrivait de penser qu'il était mort et que ma mère, qui espérait fortement son retour (pour venir nous chercher), nous le cachait.

---

1. L'Occident n'est pas à l'Ouest. Ce n'est pas un lieu, c'est un projet, in Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

C'est la raison pour laquelle dans la première partie de cette trilogie le père meurt. Il revient dans son cercueil. Et voilà, tout d'un coup, celui sur qui tout espoir reposait meurt. Et tout cela : la quête incertaine de vivre mieux sur une terre jusque-là inconnue, l'espérance après la traversée se voient subitement estompées... Voilà, une bonne dose de douleur « encore », ceinturée par l'espoir possible. Bref, ce que j'espère faire suer de ces écrits.

G. R. J.

## CHANTS ET BRUISSEMENTS DES DÉPEUPLÉS

Devant la terre, devant la mer, devant la lune,  
mutiques témoins de nos traversées séculaires.

Ils marchaient, s'en allaient tous. Tous, ils s'en allaient tout éclopés. Ils marchaient, s'en allaient tous, tête baissée, langue pendante. Sur leur tête tous, pendait un ciel de duperie. Quidams, fanfarons, gueux, particuliers, tous marchaient armés de guerre lasse, langue pendante. Hommes, femmes, enfants, tous avançaient impétueux dans le vent, vers l'estuaire, vers l'eau. Ils partaient arborant leurs vies, leurs terres, fuyant leur pays. Ils se dépaysaient. Leurs pas diluaient le silence. Leurs pas combinaient la gaie musique des bruissements, des vagues, de l'eau. Leurs pas bien orchestrés, mêlés de vies empêtrées. Bouleversant leur souffle. Le vent, l'agaçant. L'air, le culbutant. Tous marchaient. Ils allaient tout éclopés. Derrière eux, des vies à effacer. Devant eux, la mer. Tout ce peuple s'en allait faire capituler le lit de l'eau, des vagues. Leur nombre, leur ombre étaient denses. Leur nombre, leur ombre : pullulement, attroupement, fourmillement. Ils avançaient, ne parlaient point. Ils embarquaient. Partir. Leurs corps ombrageaient le rivage, le décimaient. Leurs corps

habillaient la face de l'eau. Des milliers. Des millions, des milliers, des millions. Des milliers, des millions, des milliers. Des milliers, des millions à redessiner sa face. Plus que des milliers, des millions prêts à partir. Tout cela se passait, nous ne disions rien. Ils avançaient, fin du jour où le soleil avait encore succombé. Le soleil encore perdant. Ô la fin du jour, de ces hommes pour ce pays-ci ! Ces hommes qui sur cette terre ne reviendront plus. Il était une fois LE JOUR. La fin du jour, de ces hommes, ici. La fin de la routine éternelle. Ô il était une île. Une île, des hommes au bord d'une mer abandonnée !... Il était un peuple qui accompagnait la mer. La fin de ce peuple, du tintamarre, de la luminescence. Ô l'in-fatigable éternité de l'île effacée ! Des hommes effacés. Ô le jour, les hommes qui perdent combat ! L'homme se fatiguant les os. Ils partaient. Ils partaient tous éclopés. Laisant l'île derrière eux. Le soleil manquait à ce peuple parfait maintenant insatisfait bravant le large, la traversée. Partant, marchant, conquérir d'autres lieux. D'autres territoires éteints. Trébuchant devant ses propres ombres, ses espoirs anéantis. Nombreux, nombreux étaient-ils. Nombreux ces gens qui maintenant s'échinaient. S'affaissaient, rentraient dans ces eaux, où de petites embarcations les attendaient. Petites embarcations, la mer, peuplaient. Les petites embarcations par dedans lesquelles ils allaient oser jamber, traverser. Oser jamber, traverser les eaux. Oser jamber, traverser la mer. Aller peupler d'autres mers. Jamber, traverser la mer. Se river à d'autres pays. Pays d'où poindra le jour. Pays. Pays de l'aube. Aller. S'en aller. Dépeupler le leur. Démanger du leur. Déménager du passé qui fut. S'effacer d'hier qui n'est

plus. C'était ça le rêve fou de tous ces hommes. De tous ces hommes et femmes qui s'en allaient tête baissée. Engrosser l'estuaire, la mer, s'enfoncer dans ses antres. Monter sur elle. Y aller loin en elle. S'imbriquer dans ses eaux. S'emmailoter, dans ces minuscules, ces flaques d'embarcations. S'en aller, s'éloigner, se noyer. Ils s'en allaient tous. Vaguant, ils s'en allaient laissant l'île. Et la lune, gagnant le large. La lune régnaient, jurant de régner. Et la langue, la lune, muette, dupe, funambule.

...

Les nouvelles nouvelles du monde toutes ne sont que mauvaises. Les trains fabriqués de toute urgence pour transporter les sept milliards d'humains sur une autre planète avant Harmaguédon ne sont pas assez confortables. Pour y remédier chacun rêve de posséder son petit bolide spatial. Le hic reste que beaucoup de pays moins avancés risquent de ne pas faire le voyage. On l'a dit : les soucoupes volantes ne sont plus des objets non identifiés. Rien n'est maintenant mystère. Tout est réel.

Seul l'avenir semble s'effiloche.

...

Car c'est bien au Nord que les rêves des hommes deviennent matières utiles : l'argent-les voitures-les belles maisons-l'idéal des grands peintres-les pierres précieuses-les parfums prétentieux-les sculptures antiques-les voyages lointains-le dos des chameaux-les océans profonds-les continents anciens-le hublot

des avions-les musées célèbres-les panthéons-les hauts châteaux-les grandes chutes d'eau-les trains rapides-les bus à étages-les sensations d'errance-les misères oubliées-les drogues, d'autres drogues, plus fortes, plus anesthésiantes-les femmes, de belles femmes, plus odorantes, plus ouvertes à nos phantasmes-les bars-les boîtes de nuit, plus sombres, plus obscures pour plaire à nos folies-les chambres-les chambres d'hôtel énormes, vastes, plus vastes pour s'étendre sous nos mégalomanies, les temps réfrigérés-les pulls que portent tous, obligés de cacher leurs vêtements à la mode-Penser Genève, Bruxelles-Voir Paris, Amsterdam-Rêver Rome, Manhattan. Sentir Port-au-Prince. Se résoudre à lire et relire la Bible ; à visiter le monde entier dans les livres-des livres introuvables-des grands auteurs-des scientifiques-des sages-des philosophes morts d'il y a mille ans... Et tout cela. Oui, tout cela. Pour signifier qu'il y a toujours, quelque part, de l'espoir. Métaphysique superbe, non ?

De quelqu'un qui meurt sot, con, zèbre, zinzin, banane, parce qu'il n'avait tout simplement pas pu naître dans le pays où il le fallait.

...

Cette lune aux fossettes, aux fausses rondelettes. Cette lune ovale, empruntée, ennuagée lune, égare lune. Cette lune qui chancelle, flageole, déchoit, s'étanche, s'engouffre, se noie. Cette roc lune, sibylline lune, obscurcie lune, mi-pleine lune. Cette lune tronquée. Cette lune sinueuse, paresseuse, cycloïdale. Cette lune cabossée. Cette lune oblongue, témoin

de la lente, de la languissante traversée. Cette lune énamourée. Aboulique lune ovale.

Ne peut être qu'ovale la lune des émigrés.

...

Oiseau dépenaillé aux plumes hirsutes. Oiseau de mauvais augure aux traits orangers. Oust ! Oust ! Oust, oiseau ! D'où viens-tu, oiseau blêmi par les âges ? D'où cries-tu, oiseau ? De quelle terre crie l'oiseau malfaisant ? Oiseau vipérin, d'où viens-tu ? Oiseau criard poussant de son gosier, de son bec, un purulent cri, un putride cri qui tue. Un infamant cri de la plus grande des transgressions.

Qu'on laisse périr les enfants, tous les enfants qui vont traversant.

...

Voir des humains, des enfants, s'ébattre et de son cri claquemurer l'entrée, proscrire le narthex. Du haut de toute sa suffisance. Du haut de son outrecuidance. Du haut de sa concupiscence. Voir des humains s'ébattre et s'égosiller, rire. Voir des humains s'ébattre et rire et dire à quoi cela rime. Quel est cet exercice humain désespérant ? Quels sont ces infamants, ces ignominieux débarquements ? Qui sont ces chiches crottés ?

À quoi s'amuse-t-ils, ces encrassés qui jouent à crever l'écran ? Pardi !

...

Qu'est-ce cette bulle humaine ? Qu'est-ce cet acte ignoble de désespérés qui viennent engorger, faute de nos agréments ? Qu'est-ce cela voir étourdimement ces humains lutiner ? Qu'ils nous emmerdent à s'ébattre alors que nous nous épiçons à vivre. Ces humains, pourquoi ne s'arrêtent-ils pas ? Pourquoi s'acharment-ils à poursuivre leur élan de vivre ?

Ces humains qui s'ébattent et font l'impropre, l'ina-déquat boulot de survivre à la vie.

...

Car nous tous nous migrerions. Comme eux tous, tous nous finirions par migrer. S'il fallait fuir de notre pays. S'il fallait déguerpir de notre continent. S'il fallait s'échapper de notre terre. Nous partirions vers la conquête. Nous serions des millions. Nous serions des milliards. Nous laisserions nos maisons. Nous laisserions tous nos faits et choses aimés.

Nous migrerions, migrerions, migrerions, tous nous migrerions.

...

Si seulement cela était possible de fuir du pays.  
Si seulement cela était possible de déguerpir du continent.  
Si seulement cela était possible de s'échapper de la Terre.  
Si seulement et seulement si était un lieu à l'abri de tout soupçon.  
Si seulement un lieu unique était préservé.

Si seulement un lieu miracle était désigné.  
Si seulement ce lieu était. Sept fois ! Sept fois !

Nous partirions vers sa conquête. Nous migrerions, migrerions, tous nous migrerions.

...

Nous serions des millions. Nous voudrions être des milliards. Nous emmènerions nos proches. Nous emmènerions nos patriarches. Nous emmènerions nos matriarches. Nous laisserions pour ce temps-là nos maisons.

Nous laisserions tous nos faits et choses aimés.

...

Nous laisserions tous nos tas derrière nous. Nous laisserions nos enfants, peut-être. Peut-être nous laisserions ces jeunes esprits car moins facilement atteints que nous. Peut-être nous les laisserions avec leurs engins électroniques.

Peut-être nous ne les emmènerions pas, nos propres enfants.

...

Nous nous séparerions sûrement d'eux, peut-être. Nous préférierions les gratifier d'appareils pour les occuper. Nous maintiendrions serré le contact. Nous le leur expliquerions avec amour et tendresse. Nous ferions une petite échappée, rien de plus. Nous ne

partirions pas avec l'idée que nous les abandonnions.  
Nous irions avec l'idée que nous nous retrouverons.

Nous migrerions tout juste le temps de migrer.

...

S'il y avait juste cette petite place quelque part où nous trouverions à nous poser. Tout juste le temps que la chose se tasse. Tout juste le temps que cette ombre s'efface. Tout juste le temps que le fléau se radie. Tout juste le temps que cette chose s'anéantisse de notre humble quotidien.

Nous migrerions tous.

...

Nous lutterions pour cela. Nous y mettrions tous nos avoirs. Nous ferions valoir nos connaissances. Nous gagnerions dans les négociations. Nous couperions des têtes s'il le fallait. Nous corromprions des incorruptibles les plus tenaces.

Nous engagerions des passeurs les plus coriaces.

...

Nous voudrions avoir le droit, nous aussi. Nous voudrions avoir le choix de ne pas vivre cette bavarde attente. Attendre à nouveau le bégayant communiqué. Attendre à nouveau le bégayant communiqué. Attendre à nouveau le bégayant communiqué.

Attendre de nouveau le bégayant communiqué.

...

Nous tournerions le dos à ces pays qui ne savent pas y faire. Nous ne comprendrions pas ces dirigeants dépourvus de si simples petits appareils. Nous ne comprendrions pas leurs jeux de masques. Nous leur serions impatients. Nous leur serions fortement revendicatifs. Nous ne leur laisserions nullement le temps de se réajuster. Nous partirions abasourdis de leur bêtise mais nous partirions.

Nous n'en finirions pas de bonifier l'horizon qui nous attend.

...

Nous ne ferions pas cas des mesures à prendre pour nous expulser. Nous réussirions dans notre entreprise ruineuse. Nous ne compterions pas du tout ce qu'on y a mis. Nous réussirions après tout. Nous ne verrions pas d'un bon œil ceux qui échoueraient et reviendraient. Nous nous garderions des parallèles avec ce que vécut le Sapiens depuis son Erectus.

Nous en ferions un cas discursif et notre réflexion s'arrêterait là.

...

Nous aurions des arguments de poids : nous étions dans l'urgence, cherchions des sorties. Nous devons en trouver. Notre réponse s'arrêterait là. Nous ne laisserions personne venir nous poser ces questions. Nous inventerions toutes les raisons du monde pour nous y opposer.

Nous migrerions, migrerions, migrerions le plus simplement du monde.

...

Si seulement cela était possible. Nous ne nous laisserions pas comme cela confiner. Nous ne laisserions pas qu'on nous arrache notre chère liberté. Nous ne laisserions personne nous commander de seulement manger et marcher une heure. Nous ne laisserions personne nous assigner une superficie d'un kilomètre exact. Nous migrerions jusqu'au jour où à nouveau encore nous devrions à nouveau encore migrer.

Si seulement cela était possible.

...

Et puisqu'il n'y a aucune frontière prémunie ni aucun pays préservé. Et puisque ce lieu hors de tout danger, ce paradis sur Terre, n'existe nulle part. Et puisque nous sommes résolument tous presque tous assignés tous dans l'enfer de notre confinement. Profitons d'octroyer à tous le droit de migrer sur la Terre tout entière.

Vivons pleinement le paradis de l'Utopie.  
Vivons pleinement le paradis de l'Utopie.  
Vivons pleinement le paradis de l'Utopie.  
Vivons pleinement le paradis de l'Utopie.  
Vivons pleinement le paradis de l'Utopie.  
Vivons pleinement le paradis de l'Utopie.

Sept fois ! Sept fois !

...

Que d'effeuillage en nous. Que d'émondages. Que nous dépeuplons-nous. Que nous nous dépeuplons. Que nous nous dépeuplons. Que nous nous dépeuplons. Que nous nous dépeuplons. De la plus vile des transgressions.

Peu me chaut ! Mais... ! Peu me chaut !

...

Que d'eaux Que de vagues Que de sels Que de peurs  
Que de corps Que de ventres étranglés Dessous la  
dense voile bleue. Thalassa ! Thalassa ! Thalassa !  
Mer, mer, mer...

Peu me chaut ! Mais... ! Peu me chaut.

...

Nous partons. Car chez nous nous mourrons d'avoir respiré mille fois. Nos villes s'insurgent à traire le silence. Car chez nous, nous mourrons tous d'avoir respiré mille fois. Nos villes fourbent et fourchent. Car chez nous nous mourrons tous d'avoir respiré mille fois. De nos villes à plaire les exquis. Nous mourrons tous d'avoir respiré mille fois. Nous partons. Car nos villes sont jalouses d'autres villes.

Peu me chaut ! Mais... Peu me chaut !

...